

Passé sous silence

Alice Ferney

Actes Sud

Août 2010, 203 pages

18 €

« **A**vec la volonté ardente d'exhumer une injustice, et sans jamais juger, Alice Ferney essaie de comprendre ce qui, dans des temps troublés, a pu mener un homme à mourir et un autre à condamner. »

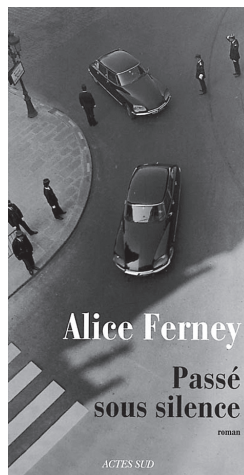
Tel est l'étrange – comment qualifier une « injustice » sans « jamais juger » – cahier des charges de *Passé sous silence*, tel que dressé par l'éditeur. Un pari pour lequel il mobilise « la voix du romancier face à l'histoire ». Pourquoi pas ? Histoire et roman entretiennent de longue date des relations de complicité, plus ou moins claires, plus ou moins légitimes. Elles varient avec les époques, les sujets, les auteurs. Avec le talent, également.

Ce « *passé sous silence* » est celui d'un « *Vieux Pays* » et d'une « *Terre du Sud* », celle-ci ayant engagé une guerre de libération contre celle-là. Il n'échappe à personne, même au plus inattentif des lecteurs, que nous sommes en France, aux heures sombres d'une certaine Algérie Française, celle qui n'hésitera devant rien pour le rester. Tel est le rapport que le romanesque d'Alice Ferney entretient avec l'histoire. Sans distance et à ce point cousu de fil blanc que l'on s'interroge : nous prendrait-on pour des ânes ou bien... On découvre vite et sans surprise que les deux protagonistes sont le général de Gaulle (Grandberger, ah, ah), et l'officier OAS qui tente de l'assassiner (Donnadieu, sic). Autrement dit, le colonel Bastien-Thiry, responsable de l'attentat raté du Petit-Clamart en 1962. Le parti pris – présenté comme romanesque – d'Alice Ferney est de construire une sorte de huis clos psychologique, de broser le portrait-destin de deux hommes issus de la même armée mais qu'oppose leur rapport à l'histoire et à la morale politique.

La déchirure de l'armée française autour de l'enjeu algérien a servi de matrice à de nombreuses œuvres de même étoffe. On pense évidemment au beau et discutabile film de Schoendorfer, *Le Crabe tambour*, dont l'esthétique vient subtilement euphémiser l'horreur coloniale. Mais, avec *Passé sous silence*, on est loin de cette « compréhension distante » des errements et états d'âmes de soldats meurtris par une tourmente historique qui les aurait dépassés ; on bascule dans le plaidoyer, et pas des plus fins. Alice Ferney s'entoure évidemment de quelques indispensables génuflexions politiquement correctes : oui, admet-elle sur le ton de l'évidence navrée, la colonisation n'était pas bonne, pas plus qu'il n'était pas correct de poser des bombes pour forcer la main au pouvoir politique du « *Vieux Pays* ». Mais bon, on sent bien qu'à ses yeux tout cela reste éminemment secondaire.

Volonté de comprendre ou plaidoirie ?

La compréhension, la compassion, A. Ferney les réserve tout entières à ce jeune militaire dont elle nous répète, inlassablement, qu'il a été victime de sa pureté d'âme, de la vivacité de son engagement, voire peut-être d'une certaine psychorigidité. L'adhésion qu'elle manifeste – car c'est bien de cela dont il finit par s'agir – l'amène à lui faire regretter que ceux qui, dans l'ombre, manipulent cet Eliacin du fusil mitrailleur, aient trahi sa confiance en ne mettant pas à sa disposition davantage de moyens, de meilleures armes... Très loin d'une « volonté de comprendre », le texte tourne alors à la mauvaise plaidoirie, de celles qui, ridicules, ne font qu'enfoncer le prévenu. Comment valider une seule seconde que l'homme n'aurait pas voulu tuer mais kidnapper sa victime – avec sa femme, son chauffeur, ses gardes du corps ? Comment « comprendre » l'acte et plaider que son auteur en serait



innocent car n'ayant pas, lui-même, appuyé sur la gâchette ? Plus fondamentalement, on demeure interdit qu'un écrivain assume le ridicule qui consiste à ramener cette effroyable période, scandée par les attentats de l'OAS, à une sorte de confrontation intellectuelle entre deux « têtes de cochons », aussi butées l'une que l'autre. On peut, certes, entendre A. Ferney dans sa dénonciation de la peine de mort et des tribunaux spéciaux mis en place par le pouvoir gaulliste, s'émouvoir du destin tragique de l'épouse bientôt veuve et de ses enfants, promis au statut d'orphelins. Mais on ne saurait être dupes de cet étalage de bons sentiments dès lors qu'ils sont mobilisés au service d'une réhabilitation rampante de soldats et d'officiers perdus, dont les actes criminels et terroristes ne visaient rien moins qu'à renverser la République à coups de cadavres. Cette psychologisation, au mieux abusive voire manipulatrice, censée convoquer l'histoire et la complexité des contradictions qui en font la trame, aboutit à quelque chose d'informe mais qui flirte dangereusement avec le négationnisme. L'une des thèses de l'auteur – d'où le titre – n'est-elle pas que seuls les vainqueurs écrivent l'histoire, vieille antienne des négationnistes de tous poils ? La passion, par principe, ne se discute pas. Alice Ferney a parfaitement le droit de découvrir que les terroristes ont une mère, une histoire et, parfois, se coupent le matin en se rasant. Cela peut mener, hélas, à certains basculements intellectuels ; mais cela ne saurait suffire ni à un bon roman ni à une leçon d'éthique politique.

Pierre Tartakowsky,
rédacteur en chef d'*H&L*